

bonne bêtise ! Ha ! ha ! ha ! »

Elsy n'avait pas attendu la fin du discours du général pour partir aussi d'un éclat de rire. Les enfants, voyant rire tout le monde, se mirent de la partie, ils sautaient de joie et riaient de tout leur cœur. Pendant quelques instants, on n'entendit que des : Ha ! ha ! ha ! sur tous les tons. Le général fut le premier à reprendre un peu de calme ; Moutier et Elsy riaient de plus belle ! dès qu'ils portaient les yeux sur le général. Ce dernier commençait à trouver mauvais qu'on s'amusât autant de la pensée de son mariage.

« Au fond, dit-il, je ne sais pas pourquoi nous rions. Il y a bien des Russes qui épousent des Françaises, bien des gens de soixante-quatre ans qui se marient, bien des comtes qui épousent des bourgeois, Ainsi, je ne vois rien de si drôle à ce que j'ai dit. Suis-je si vieux, si ridicule, si laid, si sot, si méchant, que personne ne puisse m'épouser ? Voyons, Moutier, vous qui me connaissez, est-ce que je ne puis pas me marier tout comme vous.

— Parfaitement, mon général, parfaitement, dit Moutier en se mordant les lèvres pour ne pas rire ; seulement, vous êtes tellement au-dessus de nous, que cela nous a semblé drôle d'avoir pour beau-frère un général, un comte, un homme aussi riche ! Voilà tout.

— C'est vrai, reprit le général ; aussi n'était-ce qu'une plaisanterie. D'ailleurs, madame Blidot n'aurait jamais donné son consentement.

MADAME BLIDOT, riant.

Certainement non, général ; jamais. Mais pourquoi cet étalage d'or et de bijoux ? Et toutes ces montre ? Qué faites-vous de tout cela ?

LE GÉNÉRAL.

Ce que j'en fais ? Vous allez voir. Elsy, voici la vôtre ! Moutier, prenez celle-ci ; Jacques et Paul, mes enfants, voilà celles que vous donne votre bon ami. Ma chère madame Blidot, vous prendrez celle qui vous est destinée, et qui ne peut aller à personne ajouta-t-il, voyant qu'elle faisait le geste de refuser, parce que le chiffre de chacun est gravé sur toutes les montres.

ELSY.

Oh ! général ! que vous êtes bon et ai-

mable ! Vous faites les choses avec tant de grâce qu'il est impossible de vous refuser.

MOUTIER.

Merci, mon général ! je dis comme Elsy, que vous êtes bon, réellement bon. Mais comment avez-vous eu l'idée de toutes ces emplettes ?

LE GÉNÉRAL.

Mon ami, vous savez que je ne suis pas né d'hier, comme je vous l'ai dit. Quand vous êtes parti pour venir ici, j'ai pensé : « L'affaire s'arrangera ; le manque d'argent le retient ; je ferai la dot, je bâclerai l'affaire et les présents de noces seront tout prêt. » Je les avais déjà achetés par précaution. Je suis parti le même jour que vous, pour avoir de l'avance et faire connaissance avec la future, avec la sœur et avec les enfants. J'ai été coûté par ce scélérat d'aubergiste, j'avais apporté la dot en billets de banque, plus trois mille francs pour les frais de noces : ce coquin a vu tout ça et ma sacoche de dix mille francs en or et tout le reste. Et voilà comment j'ai les montres avec les chiffres toutes prêtes d'avance. Comprenez-vous maintenant ?

MOUTIER.

Parfaitement : je comprends parce que je vous connais ; de la part de tout autre ce serait à ne pas le croire ; Elsy et moi nous n'oublierons jamais...

LE GÉNÉRAL.

Prrr ! Assez, assez, mes amis. Soupons, caussons et dormons ensuite. Bonne journée que nous aurons passée ! J'ai joliment travaillé, moi, pour ma part ; et vrai, j'ai besoin de nourriture et de repos. »

Madame Blidot courut aux casseroles qu'elle avait abandonnées, Elsy et Moutier au couvert, Jacques et Paul à la cave pour tirer du cidre et du vin ; le général restait debout au milieu de la salle, les mains derrière le dos ; il les regardait en riant :

« Bien ça ! Moutier. Vous ne serez pas longtemps à vous y faire. Bon voilà le couvert mis ! Je prends ma place. Un verre de vin, Jacques, pour boire à la prospérité de l'*Ange Gardien*. »

Jacques déboucha la bouteille et versa.

« Hourra pour l'*Ange Gardien* et pour ses habitants ! cria le général en élévant son verre en le vidant d'un seul trait... Eh